Louis de Bonald, *Œuvres choisies, t. I. Écrits sur la littérature*

Lise Sabourin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2488>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2488

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 132-133

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Lise Sabourin, « Louis de Bonald, *Œuvres choisies, t. I. Écrits sur la littérature* », *Studi Francesi* [En ligne], 178 (LX | I) | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2488> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2488>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Louis de Bonald, *Œuvres choisies, t. I. Écrits sur la littérature*

Lise Sabourin

RÉFÉRENCE

LOUIS DE BONALD, *Œuvres choisies, t. I. Écrits sur la littérature*, édition de Gérard Gengembre et Jean-Yves Pranchère, Paris, Classiques Garnier, 2010, pp. 378.

- 1 Gérard Gengembre présente dans son excellente préface (pp. 7-59) les écrits de Bonald sur la littérature, expression de la société essentielle selon sa logique. Contre-révolutionnaire, monarchiste de droit divin mais rationaliste par tradition logocratique, il a une conception peu orthodoxe de la théologie, ne croyant pas à une providence punitive, mais à l'histoire comme science, la Révolution française s'étant produite du fait du refus du perfectionnement social sous l'Ancien Régime. Pour lui, elle a constitué un retour au désordre initial des nations, dont la Réforme avait marqué les premiers pas, en prônant le libre examen individuel qui menait à une laïcisation de la société. Bonald ne se veut pas anthropologue, mais sociologue: il pense que l'humanité doit prolonger le projet divin par la socialisation et reproche aux philosophes des Lumières, même à Montesquieu qu'il estime moins coupable, d'avoir développé une artificielle nostalgie du naturel, déconstruit l'apport des coutumes et des lois en réduisant la société à ses individus au lieu de chercher à souder le corps social collectif. Ni sensualiste, ni éclectique, Bonald s'intéresse au langage comme vecteur de transformation des sensations et idées et donne de ce fait à la littérature la faculté d'exprimer symboliquement l'état de la société à chaque époque. C'est pourquoi est intéressante cette réunion de ses textes sur la littérature, écrits sous l'Empire, pour la plupart publiés dans le «*Mercure de France*» ou la «*Gazette de France*», établis et classés chronologiquement par Jean-Yves Pranchère.
- 2 L'analyse que fait Bonald *Des écrits de Voltaire* (pp. 67-84) lui fait attribuer sa réussite non seulement à son talent, mais aussi à sa passion opiniâtre, à sa haine du

christianisme et à sa fortune qui lui donnait temps et aide pour éveiller le public à ses idées par ses cercles d'amis et de correspondants; s'il juge que le philosophe railleur a fait preuve de style, il trouve sa pratique d'historien bien peu généraliste, sa verve d'épistolier agressive, sa dramaturgie fort racinienne trop romanesque et pathétique; quoiqu'il lui reproche d'avoir prêché la tolérance avec haine, il lui reconnaît cependant le mérite d'avoir bien incarné l'esprit de son époque, aidant à passer de la révolution des mœurs à celle des lois.

- 3 Ses *Réflexions sur les questions de l'indépendance des gens de lettres...* [1805] (pp. 85-105) les lui montrent plutôt dépendants de leurs passions et de leurs relations qu'indépendants, comme ils veulent l'être vis-à-vis de l'État: ils devraient plutôt selon lui prendre conscience de leurs devoirs, notamment vu l'influence du théâtre sur les mœurs et sur le goût dont cet écrit, rédigé lors du prix de l'Institut de 1805, fait l'analyse.
- 4 Ses *Observations morales sur quelques pièces de théâtre* [1805] (pp. 107-131) sont un plaidoyer pour la tragédie racinienne et cornélienne, préférée à deux succès récents, *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue (1789) et *Les Templiers* de Raynouard (1805).
- 5 Réagissant à l'expression de Buffon «le style est l'homme», Bonald proclame, dans *Du style et de la littérature* [1806] (pp. 133-174), que la littérature est l'expression de la société.
- 6 Dans ses *Réflexions philosophiques sur le beau moral* [1807] (pp. 175-194), il affirme que le beau est souvent lié à la vertu dans le malheur, le devoir étant accepté comme juste cause en réaction.
- 7 Ses *Questions morales sur la tragédie* [1807] (pp. 195-233) se développent à propos du *Mahomet* de Voltaire et de *La Mort d'Henri IV* de Legouvé.
- 8 Il se penche sur l'évolution des nominations et des catégories *Des sciences, des lettres et des arts* [1807] (pp. 235-263).
- 9 *Du tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, tel était le sujet du prix d'éloquence de mai 1807 (pp. 265-285): Bonald en juge la proposition un peu prématurée, l'époque venant à peine de s'achever, surtout après un Grand Siècle si brillant; il trouve que les bonnes œuvres des philosophes ont souvent utilisé ses modèles, respectant sa langue, moins son style, et surtout tournant en ridicule sa morale.
- 10 *Sur les prix décennaux* (pp. 287-293) institués par Napoléon en 1804 puis 1809 et remis en 1810, il observe la difficulté de trancher entre des auteurs confirmés, que la postérité se chargera sans doute de ne pas traiter en rivaux mais en compagnons choisissant chacun leur genre et leur ton au sein de leur époque.
- 11 Il remarque combien les conditions de représentation et la réception par les spectateurs ont influé sur l'état *De l'art dramatique et du spectacle* (pp. 295-301).
- 12 Considérant le scandale provoqué par les œuvres de Chateaubriand, il tente une analyse historique *Du poème épique à l'occasion des "Martyrs"* [1810] (pp. 303-320) et conclut à l'importance du contexte religieux pour son écriture.
- 13 Revenant *Sur les ouvrages classiques* [1810] (pp. 321-331), il compare XVII^e et XVIII^e siècles, distinguant, par le rapport entre morale et esprit, la qualité durable des effets de mode.
- 14 Dissertant *Des progrès ou de la décadence des lettres* [1810] (pp. 333-341), il est convaincu que le beau idéal est toujours présent dans notre nature, et que, quand un chef-d'œuvre est atteint dans un genre, le public, malgré sa soif de nouveautés, lui reste fidèle tant que l'évolution de la société ne l'oblige pas à changer de référent: ainsi compare-t-il la

littérature décadente du Bas Empire par rapport à celle de la Rome du 1^{er} siècle à celle du XVIII^e par rapport au Grand Siècle.

- 15 Si le public lui paraît toujours dédaigner les apports *Des jeunes écrivains* [1810] (pp. 343-349), croyant plus à l'autorité des gens expérimentés, Bonald, lui, pense que le nouveau siècle qui s'ouvre après la Révolution leur donne plus d'occasions de se faire entendre, vu la péremption des anciens opérée par le changement social; il les invite à ne pas s'en tenir à des opinions modérées, qui risquent d'être seulement moyennes, mais à chercher la vérité, toujours absolue.
- 16 Constatant dans *Sur la multiplicité des livres* [1811] (pp. 351-359) l'impossibilité de lire tout ce qui paraît, Bonald s'en console en affirmant que, contrairement aux sciences où chaque progrès rend caduque l'invention précédente, en lettres le temps implacable se charge de trier le bon grain des grands modèles de l'ivraie des ouvrages en vogue à leur époque, mais ravalés par leur oubli justifié.
- 17 Parlant *De l'alliance des gens de lettres et des gens du monde* [1811] (pp. 361-367), inévitable dans leur connexion autour du pouvoir, il rappelle que les grands doivent être toujours éclairés par les littérateurs, au risque sinon, comme au XVIII^e siècle, d'oublier leurs fonctions et d'en être délogés par le peuple.
- 18 Terminé par une bibliographie et un index des noms, cet ouvrage permet donc de lire consécutivement tous ces articles dont la réimpression en 1819 dans les *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques* de Bonald, nommé membre de l'Académie française par Louis XVIII en 1816, marqua l'état des lieux quant aux genres et pratiques littéraires, au moment précis où la jeunesse romantique allait en braver les idées.